

LA VILLE BLÈME

d'Igor Saveliev

Le nom d'Igor Saveliev m'était inconnu, mais lorsque je lus le nom des traducteurs de "La ville blême", j'achetai immédiatement le livre. D'aussi éminents linguistes que Claude Frioux et son épouse Irène Sokologorsky ne pouvaient avoir traduit un récit sans intérêt, et en effet, ce petit livre léger, à l'humour tendre et mélancolique, se lit avec un grand plaisir.

Igor Victorovitch Saveliev est né le 1er juillet 1983 à Oufa, capitale du Bachkortostan, où il réside toujours avec son épouse Hélène qui est architecte et qu'il connaît depuis l'école. Son père journaliste possédait une machine à écrire et le petit Igor aimait beaucoup l'utiliser. Il termine en 2005 ses études à la faculté de philologie et enseigne aujourd'hui l'histoire de la littérature russe du XXe siècle à l'Université d'Etat du Bachkorkostan. Il a commencé à écrire à l'âge de treize ans, et les journaux d'Oufa se sont mis à publier ses essais et histoires courtes en 1999. Son premier grand récit, "Sur les valises", a été publié en 2002 dans une revue littéraire d'Oufa. "La ville blême", le premier roman de Saveliev, lui a valu en 2004 le prix "Début" qui, jusqu'en 2011, était destiné aux jeunes auteurs de moins de vingt-cinq ans écrivant en russe (aujourd'hui les candidats peuvent avoir jusqu'à trente-cinq ans). Saveliev avait donc 21 ans. En 2010, ce récit est paru dans la revue bilingue "Les lettres russes", traduit par Claude Frioux et Irène Sokologorsky. Ce n'est qu'en 2013 que les éditions de l'Aube ont fait paraître cette traduction séparément.

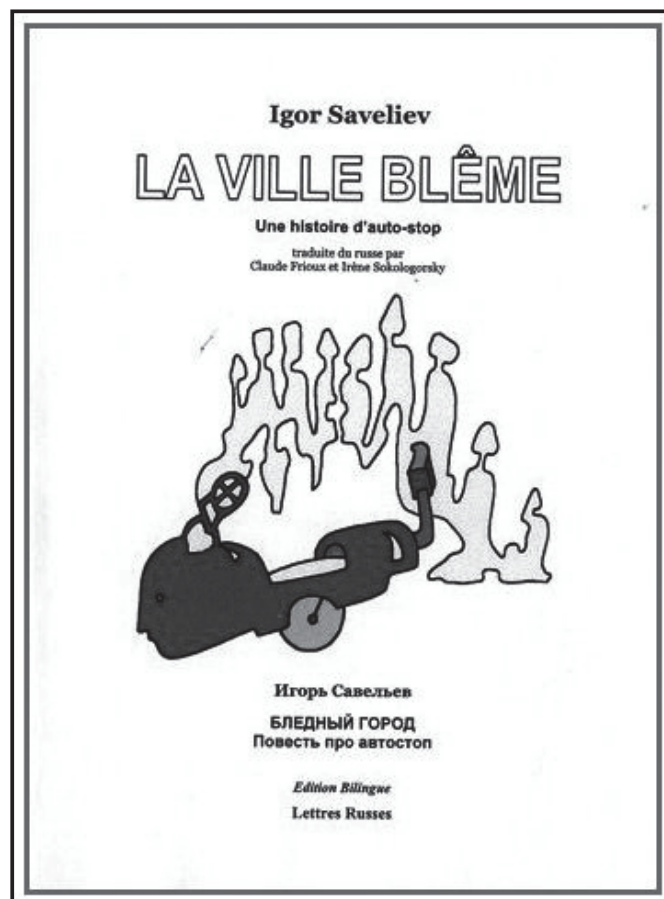
En dehors de ses activités d'enseignant et d'écrivain, Saveliev est journaliste. Il écrit des critiques, mais aussi des récits. En été 2012, pendant le festival du cinéma de Moscou, il a rédigé la chronique quotidienne du journal du festival. En 2012, il a publié un autre roman "Terechkova vole vers Mars" (nous nous souvenons que Valentina Terechkova fut la première femme à aller dans l'espace, il y a de cela cinquante ans). La traduction de ce roman paraîtra probablement en novembre, peut-être sous un autre titre. Il a aussi écrit une pièce de théâtre en collaboration avec un autre jeune auteur.

"La ville blême" a pour sous-titre "Une histoire d'auto-stop", ce qui annonce déjà le sujet du récit. L'auto-stop semble en effet être une pratique très répandue dans le Bachkorkostan et, plus qu'une façon de voyager bon marché, paraît être une conception de l'existence : la liberté d'aller n'importe où, de ne s'attacher à rien (l'indispensable tient dans un sac à dos), ni à personne, de ne rencontrer que des inconnus qui disparaissent dès que le voyageur est arrivé au but... Igor Saveliev est lui-même adepte de l'auto-stop. Il raconte dans une interview qu'il a son permis de conduire, mais pas de voiture, car il n'en voit pas la nécessité. Par contre, il ajoute avec humour que ce document lui a permis de prouver son âge lors de son premier voyage aux U.S.A (c'était une partie de son prix "Début"), alors qu'on refusait de lui vendre de la bière en croyant qu'il était mineur. Il est vrai que Saveliev a trente

ans, mais l'apparence d'un gamin.

Revenons à notre roman : Nous sommes au mois de juillet, époque de vacances, favorable à l'auto-stop. L'auteur plante d'abord le décor : la ville blême est Oufa, capitale de l'ancienne République socialiste et soviétique autonome de Bachkirie (située sur le versant occidental de l'Oural) qui a pris le nom de Bachkorkostan lorsqu'elle a proclamé sa souveraineté en 1990. Depuis 1992, elle fait partie de la fédération de Russie et on l'appelle "la Suisse russe" tant ses paysages parsemés de lacs et de rivières sont splendides. Mais le pays est surtout célèbre pour son pétrole et les raffineries font partie d'Oufa. Pour moi, cette ville évoque surtout le nom de Rudolf Nouriev. C'est là que, pendant la guerre, il avait, tout jeune, été évacué de Moscou, avec sa famille. Là qu'il avait vu un ballet pour la première fois, découvert sa vocation et pris ses premiers cours de danse.

Tout de suite l'humour perce dans la façon dont Saveliev décrit sa ville : le centre est charmant, et la rue centrale porte obligatoirement le nom de Lénine (le nom de "Qui l'on sait" s'amuse à écrire Saveliev). Les autres rues sont bien sûr désignées par le nom de diverses gloires communistes. La partie industrielle de la ville, comme tant de villes soviétiques, compte ses usines et ses "khrouchtchovki" (immeubles construits à la hâte dans les années 50-60 pendant le gouvernement de Khrouchtchev pour loger ceux qui vivaient jusque-là dans des appartements communautaires). Au fil du récit, l'auteur effleure les spécificités de l'héritage soviétique : l'alcoolisme, la corruption de la police, la malhonnêteté (la marchande de bière qui vend de la bière périmée, mais moins chère), le dispensaire sinistre et l'infirmière amorphe à la blouse peu appétissante etc.) Saveliev est bien ancré dans son époque, il parle aussi bien d'Internet que des chanteuses de Rock Zemfira et Aguzarova.



Nous pénétrons avec lui dans le monde des auto-stoppeurs au code implicite mais bien établi :

- D'abord ne pas faire d'auto-stop à deux, car personne ne s'arrêtera.
- Le chauffeur peut interroger son passager sur les motifs de son voyage, sa vie... mais le passager ne doit pas poser de questions au chauffeur. Si celui-ci veut se confier, libre à lui. En fait ceux qui prennent à leur bord des auto-stoppeurs sont souvent des routiers qui veulent rompre la monotonie de leurs longues heures de route en bavardant.
- Ne pas sentir mauvais (il est déconseillé d'avoir l'haleine chargée d'alcool et les déodorants sont recommandés).
- Les chauffeurs ne doivent pas demander d'argent à leurs passagers. Un des personnages du roman découvre une exception avec le conducteur d'une voiture de tourisme.
- Les voyageurs fixent leurs étapes à l'avance et

savent que pour parcourir le nombre de kilomètres désiré ou ne pas arriver à la nuit, il leur faudra se lever le matin à une certaine heure.

- Ils ont une liste de "haltes" dans leurs carnets ou sur Internet. Il faut tenir compte de l'immensité de l'ex-Union soviétique, les auto-stoppeurs, dont les voyages couvrent souvent des milliers de kilomètres, ont de temps en temps besoin d'un toit pour un ou plusieurs jours, et on découvre qu'une belle solidarité existe entre eux.

Notre récit nous en décrit quatre : d'abord Skvaer qui est, pour l'instant sédentaire, et dont le logis est la halte où se retrouvent les trois autres personnages du récit. La description de ce logement ôte toute envie d'y mettre un pied, mais pour ces voyageurs épuisés c'est un havre. D'ailleurs lorsque les auto-stoppeurs se retrouvent dans une halte, bien qu'ils soient en général exténués, au lieu de dormir immédiatement, ils aiment se mettre à bavarder et raconter leurs expériences.

Quel motif incite ces jeunes gens à voyager de façon aussi hasardeuse dans cet immense pays ? Que font leurs parents ? Ceux de Skvaer vivent dans la petite ville bachkire de Sibai et semblent assez indifférents au devenir de leur fils.

Ceux de Nikita s'avèrent particulièrement caricaturaux. Ils ont un bon niveau intellectuel : le père est physicien, titulaire d'une chaire à l'Université d'Etat de Saint-Petersbourg ; la mère enseigne les lettres dans cette même université. Notre auteur s'amuse à faire de chacun d'eux la synthèse de deux systèmes de pensée antagonistes et fort répandus dans les pays postsoviétiques. Le père est un athée convaincu qui propage avec zèle ses convictions, alors que sa femme est devenue une parfaite grenouille de bénitier complètement obtuse. On imagine l'atmosphère familiale, et il n'est pas étonnant que leur fils veuille fuir le plus loin possible.

Nous ne savons pas grand-chose des parents

de Vadim. Sa mère ne semble pas avoir été absente ; il raconte qu'elle lui cueillait des fleurs de lilas à cinq pétales (fleurs porte-bonheur) et aussi qu'elle ne comprenait pas la musique Pop qu'il se plaisait à écouter. Il parle aussi du jardin qu'ils allaient cultiver en famille lorsqu'il était adolescent.

Quant à Nastia, elle a été élevée à la campagne par sa grand-mère et voit peu ses parents qui ne s'inquiètent guère de ses voyages. Nous apprendrons que c'est un chagrin d'amour qui l'a jetée sur la route, elle dira même plus tard qu'elle a tenté de se suicider. Elle est de Tioumen, en Sibérie, et a décidé de se rendre à Moscou pour découvrir la capitale, en fait c'est un but comme un autre, elle veut surtout fuir.

Vadim et Nikita qui vivent à Saint-Petersbourg se rendent, eux, à Ekaterinbourg où ils ont beaucoup d'"amis" virtuels, car ces jeunes gens sont tout à fait modernes et communiquent sur les réseaux sociaux.

Mais voilà qu'une idylle se noue entre Vadim et Nastia. Vadim est même prêt à renoncer à ses projets, à laisser Nikita se rendre seul à Ekaterinbourg et à accompagner Nastia à Moscou. C'est Nastia qui refuse. Pour elle, tout ce qu'elle rencontre sur la grand-route doit être éphémère. Elle n'a pas accepté que quelqu'un trahisse sa confiance (elle n'entrera pas dans les détails) et ne désire plus que "liberté et solitude". Elle ne souhaite même pas laisser son adresse sur le mur de Skvaer, comme le font Vadim et Nikita parmi tant d'autres. Chacun reprendra la route de son côté, seul.

Nous sommes alors projetés dans le rêve de Skvaer qui va se retrouver momentanément sans visiteur : L'hiver viendra, qui n'est pas la saison de l'auto-stop. Il sera forcément exclu de l'université qu'il a peu fréquentée. Il faudra donc partir pour le service militaire et se livrer aussi à quelques rites : se réunir avec les amis pour boire aux adieux à la vie civile, se raser la

tête et trouver le meilleur acheteur pour ses cheveux qu'il avait laissé pousser avec tant d'attention... Nous avons là un passage assez surprenant et drôle. En fait, il faudra remplir des obligations, finies la liberté et la solitude : tout le contraire de la vie d'auto-stoppeur.

Saveliev décrit avec une grande sensibilité la ville la nuit, les rues vidées de leurs passants, les étranges lumières blafardes, cette angoisse qui finit par saisir le promeneur égaré. Il y a d'ailleurs de quoi s'inquiéter, car sortis acheter de la bière en pleine nuit, Nastia et Vadim ont été agressés par une bande de voyous. Sur la grand-route, c'est différent : la solitude est absolue, aucune lumière, la seule compagnie

est le ciel étoilé que ne trouble aucune pollution lumineuse.

Le roman se termine sur le serrement de cœur qui saisit Vadim lorsqu'il se retrouve seul à attendre un véhicule. C'est pourtant lui qui a choisi ce mode de vie que Saveliev résume en deux mots : grand-route et mélancolie, essentiellement russes...

Marie-José SELAUDOUX

"LA VILLE BLEME" :

Igor SAVELIEV.

Traduit du russe par Claude Frioux et Irène Sokologorsky.

Editions de l'Aube, 139 pages, 7€